

Matthieu Simard, Stéphane Dompierre, Étienne Verstraelen

Jean-François Crépeau

Numéro 146, été 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66601ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2012). Compte rendu de [Matthieu Simard, Stéphane Dompierre, Étienne Verstraelen]. *Lettres québécoises*, (146), 20–21.

☆☆☆ ½

MATTHIEU SIMARD

La tendresse attendra

Montréal, Stanké, 2011, 208 p., 19,95 \$.

De l'immortalité des sentiments

J'ai gardé un souvenir amusé des deux premiers romans de Matthieu Simard, *Échecs amoureux et autres niaiseries* et *Ça sent la coupe*, parus en 2004. Il était alors parmi les premiers écrivains et scénaristes à poser un regard critique sur la génération des « invincibles ». Si certains ont parlé du degré zéro du nombrilisme, j'ai plutôt vu là un constat de la condition de l'homme d'après le féminisme.

Le narrateur de *La tendresse attendra* est un écrivain en peine d'amour. Pour reconquérir celle à qui s'adresse son récit, il abandonne l'écriture pour se trouver ce qu'il considère comme un vrai travail. C'est chez « P. Faulkner, plomberie générale » qu'il sollicite un emploi sans rien connaître à la plomberie.

Embauché, il rencontre ses collègues : Patrice, le crack en informatique, Marie-Claude, la photographe, et Moustache, le maître de discipline. Plomberie, ai-je dit ? Plutôt un club de rencontres pour une clientèle huppée exigeant la discrétion absolue. À son grand dam, l'écrivain, comme l'appelle Faulkner, a été engagé pour rédiger des scénarios de séduction.

Pour taire ses nouvelles activités à celle qui l'a quitté, il ressasse les meilleurs moments qu'ils ont passés ensemble. Plus il parle de son ancienne flamme, plus nous constatons qu'elle ne supportait pas qu'il soit écrivain car, à ses yeux, ce n'était pas un véritable métier.

À la « plomberie », il rencontre des clients, les interroge, puis écrit un scénario à l'intention d'éventuels prétendantes ou prétendants. Autrement, il a une vie banale, contraint par sa peine d'amour.

En filigrane du roman, il y a ce monologue que le narrateur adresse à sa fiancée en-allée. Matthieu Simard semble avoir posé sur cette histoire d'amour déçu un mince glacié qui craque et finit par céder. Il tente également de nous persuader que la profession d'écrivain est une condamnation à perpétuité dans la prison de son imaginaire.

Un Code 2 va mettre en péril le secret de la plomberie Faulkner et le marasme amoureux du héros. Un Code 2, c'est une personnalité archiconnue qui exige qu'on assure une confidentialité totale sur sa recherche d'une âme sœur. Ici, c'est une comédienne, ravissante et mariée, qui veut savoir si elle plaît encore. Elle veut bien répondre aux questions de l'écrivain, mais elle aimerait qu'à son tour il se confie. De fil en aiguille, l'un et l'autre réalisent qu'ils sont dans un même cul-de-sac affectif dont ils pourraient sortir sans risque tout en apprenant qu'ils peuvent encore séduire.

Leur aventure prend fin le jour où Moustache pointe un revolver sur le front de l'écrivain. Comment a-t-il appris la liaison ? Une question d'attitude, reconnaît-il. Mais il s'est pris d'affection pour le jeune homme et il est incapable de l'assassiner comme son travail l'exige ; il lui sert



MATTHIEU SIMARD

cependant un sérieux avertissement. Pourquoi Moustache agit-il ainsi ? À chacun des lecteurs d'en découvrir la raison.

Une chose est certaine, Matthieu Simard nous donne à lire une histoire très XXI^e siècle dans la simplicité de sa trame comme dans l'analyse du sentiment amoureux dont on croit toujours qu'il peut injecter à celles et ceux qui l'éprouvent une dose d'éternité.

☆☆☆ ½

STÉPHANE DOMPIERRE

Stigmates et BBQ

Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2011, 256 p., 19,95 \$.

Bienvenus à Sienne, Italie

Vous grillez une tranche de *Pannolino* au petit-déjeuner. Un jour, votre pain italien préféré propose un concours dont le premier prix est un séjour de dix jours à Sienne, en Italie. Vous vous inscrivez en espérant gagner un BBQ. Vous qui menez une vie sans histoire remportez le voyage. J'oubliais, vous êtes Nathalie Duguay, 40 ans, célibataire.

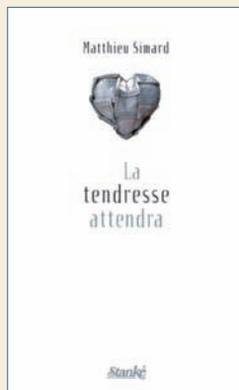
Voilà l'élément déclencheur du dernier roman de Stéphane Dompierre qui met en scène une héroïne dont la vie terne va subir une transformation radicale durant ce séjour, ce qu'elle raconte dans son journal de voyage.

Pension Cornetto

Prendre l'avion est une aventure que Nathalie noie dans l'alcool. À Sienne, elle s'installe à la pension Cornetto tenue par Flora et son frère Giovanni, sur lesquels veille Zerbino, un vieil épagueul.

« Une carte de Sienne, un dictionnaire, trois guides de voyage » en main, Nathalie s'arrête au Palazzo Publico dont la tour compte 503 marches. Tout en haut, le paysage est à couper le souffle, ce qui ravive sa claustrophobie et la rend incapable de redescendre. Laura Baggio, la préposée qui parle un excellent français, vient à son secours. C'est ainsi que les deux femmes deviennent inséparables.

Un autre jour, visitant une chapelle historique, Nathalie a l'impression que le Christ en croix la suit du regard. Cela est d'autant plus





STÉPHANE DOMPIERRE

curieux qu'elle a arraché le crucifix de sa chambre, l'a mis dans un tiroir et l'a vu réapparaître sur le mur le lendemain. C'est aussi le début d'une suite d'événements que tous croient miraculeux, sauf Nathalie.



Nous apprenons que la Québécoise mène une vie morne depuis la mort de ses parents, survenue alors qu'elle et sa sœur n'étaient encore que des enfants. Depuis, elle a repris le commerce familial de matériel photographique et s'est installée dans le logement au-dessus. Quant à Laura, issue d'une bonne famille italienne, elle a mille projets et un frère, Gianluca, très attiré par la religion.

Il y a d'autres fervents religieux dans l'histoire, dont Padre Pio, véritable caricature du prêtre pervers que l'Église a longtemps protégé. Le romancier lui a mis tous les péchés du clergé sur les épaules et en a fait un être libidineux, vil et ridicule.

De ses visions christiques Nathalie, passant aux miracles, amène Giovanni Cornetto à se tenir droit comme un piquet et fait que Luis de Stefano se lève de son fauteuil roulant. Elle ne croit toujours pas à ces sornettes et s'en amuse.

L'auteur nous fait suivre la trame échevelée de son histoire et explore toutes les pistes qu'il a ouvertes. La vraisemblance? Elle vacille, mais c'est sans conséquence. Une chose est certaine, Dompierre a su camper des personnages attachants, capables de s'adapter aux situations nouvelles sans se prendre au sérieux et en faisant rire.

Au final, il est passé à mille lieues d'*Un petit pas pour l'homme* (Québec Amérique, 2003), son premier roman remarqué parce que remarquable, et il montre bien ici que la littérature peut être drôle tout en faisant une critique de la société.



ÉTIENNE VERSTRAELEN

Anaïs au Japon ou L'invraisemblable obédience des types en noir

Québec, L'instant même, 2011, 120 p., 17,95 \$.

Entre souvenirs et espoirs

La fiction puise son existence dans le fatras des souvenirs et des espoirs de l'auteur. C'est ce que j'ai à nouveau observé en lisant le roman d'Étienne Verstraelen. En effet, si ce jeune écrivain a ourdi la trame de son récit sur un séjour au Japon, c'est en observant les citoyens de la couche laborieuse de cette société millénaire qu'il est parvenu à tisser son histoire. Récapitulons.

Anaïs est une jeune femme en quête d'un mode de vie, en quête d'identité. C'est en refusant d'offrir les « blockbusters » à la mode aux clients du club vidéo où elle travaille qu'elle décide d'aller voir ailleurs comment on vit. Cet ailleurs, c'est Vladivostok en Russie où elle compte prendre le légendaire « Transsibérien pour traverser l'Asie d'est en ouest ».

Shinjuku for ever

Puisqu'il n'y a pas de vol direct pour cette ville, Anaïs fait escale à Tokyo, où débutent ses aventures après qu'elle eut raté son départ.

L'univers industriel qu'Étienne Verstraelen raconte n'est pas sans rappeler les mangas, ces bandes dessinées qui nous apprennent un peu de la vie surréaliste du pays du soleil levant. Ainsi, pour Anaïs qui a pris le train vers « la gare de Shinjuku... l'endroit où aller lorsqu'on se sent



seul », le choc culturel est d'observer un type d'hommes japonais dont les « biens essentiels à [leur] survie » consistent en des « mallettes noires, complets noirs, chaussettes, cravates et parapluies ». Caricature, direz-vous!

Elle croise un de ces « types en noir », évoqués dans le titre du roman, qui échappe une enveloppe qu'Anaïs tente de lui rendre sans y parvenir. Dès lors, elle est aspirée par une suite d'événements qui dépeignent une société où le travail semble la seule réussite possible.

Imbroglia

L'aventure d'Anaïs atteint son apogée quand elle emprunte la personnalité d'une certaine M^{me} Alexandre, une Française venue travailler pour une société souhaitant s'implanter en Occident. Après quelques péripéties, la Québécoise se retrouve en prison de longs mois en attente d'un procès expéditif qui la ramène dans sa géolie.

Surprise : la vraie Rachel Alexandre l'attend à sa sortie de prison afin de s'excuser de l'avoir dénoncée et pour lui offrir un billet à destination de Vladivostok où elle veut l'accompagner. Avant cette envolée vers la Russie, Rachel a concocté « une douce vengeance envers Ōkaneda », le patron de société qui l'a embauchée et n'a pas respecté ses engagements.

Ce que je retiens surtout d'*Anaïs au Japon ou L'invraisemblable obédience des types en noir*, c'est l'usage magnifié de détails, certains truculents, qu'a sûrement observés l'auteur au cours de son séjour au Japon, entre autres l'exiguïté des appartements. C'est aussi la déshumanisation d'une civilisation millénaire qui semble avoir tout abandonné au profit de la productivité.

L'avenir littéraire d'Étienne Verstraelen me semble prometteur, tant du côté de la création que de l'usage des outils littéraires de l'écrivain, notamment la satire dont son récit est un bon exemple.